

La beauté des femmes au trou par Mohamed Bourouissa



Lou-Adriana Bouziouane photo Mohamed Bourouissa

Seule en scène enthousiasmant, drôle, limite, toujours surprenant et touchant, Quartiers de femmes donne une voix aux femmes des prisons. Une première mise en scène du plasticien Mohamed Bourouissa qui confirme tout l'intérêt des noces du stand-up et du théâtre et raconte la vie derrière les barreaux avec culot et beauté.

De plus en plus, le stand up s'invite au théâtre et on aime ça. On avait vu le [Güven de la Commune](#), et tout récemment [le Zoé de Théo Askolovitch](#), et c'est maintenant **Lou-Adriana Bouziouane**, dans la mise en scène de **Mohamed Bourouissa** et sous la plume de **Zazon Castro**, qui prouve combien **le théâtre gagne à s'hybrider avec ce genre longtemps déconsidéré**. Par le langage qu'il fait monter sur les planches, par le rapport au public qu'il renouvelle, *Quartier de femmes* fait donc à son tour s'engouffrer un bon bol d'air frais sur scène, à sa manière, drôle et touchante, donnant une existence pleine de vitalité aux prisonnières de l'Hexagone.

Revenons un peu en arrière. Mohamed Bourouissa est plasticien, voisin du [T2G](#), habitant de Gennevilliers. Daniel Jeanneteau, directeur du lieu, a décidé de lui confier une carte blanche de 3 ans intitulée *Voisinage*. Dans ce cadre, l'artiste propose ici une première réalisation à l'occasion de laquelle il s'essaie pour la première fois à la mise en scène. **A partir d'ateliers menés en centre pénitentiaire pour femmes, Zazon Castro a écrit un texte qui allie drôlerie et sensibilité. Bien que né des témoignages recueillis lors de ces ateliers, il ne revêt pas une forme documentaire.** C'est en fait Hemda qui nous parle, en mode stand-up, interprétée par l'excellente Lou-Adriana Bouziouane. Elle est sortie de prison et trouve ça chelou tant de personnes qui la regardent. Raconte à rebours, sa recherche d'emploi depuis qu'elle est sortie du trou, et encore plus avant, ce qui l'a menée en prison.

En fait, on ne le saura pas. Premier des moments théâtralisés, sortant du face à face public en mode humoriste, la musique de verrous et de portes, électro industrielle, couvre les vociférations d'Hemda dont on comprend seulement qu'elle voulait venger

son frère Hakim. Avant que la voix off de sa conscience malicieuse, via une enceinte, ne lui reproche d'avoir fait ça en ne pensant qu'à elle. A plusieurs reprises, le spectacle joue avec la curiosité, pourquoi ces femmes ont elles atterri en prison ? Entre Karin qui se venge de son Brian qui lui est tatoué sur le cou et une pédophile qui démarre son récit scabreux, c'est une des occasions de s'amuser des attentes du spectateur et de tester quelques frontières de l'humour.

Car la plus grande des qualités de ces *Quartiers de femmes* est sans doute de sans cesse déjouer les attendus du sujet, de multiplier les ruptures surprenantes, de flirter avec les limites du rôle et de l'acceptable, de varier les théâtralités et à travers tout cela, de tisser une histoire de détenues qui donne à découvrir ces quartiers dont le spectacle porte le nom. Entre étages pour « les cachetonneuses » et « Module respect », entre sacs de linge à laver ceux des hommes aussi et ateliers théâtre qu'on fréquente pour la remise de peine, se noue une histoire d'amour entre Hemda et Aïa, dans laquelle la première aimerait bien sortir de la friend zone pour pécho sa camarade de cellule. Et parmi les « pranks », « schlags » et autre « bails » du langage d'aujourd'hui, ce sont de multiples éléments de la vie derrière les murs des prisons de femmes qui se glissent à l'intérieur d'un récit drôle, qui ne se la joue ni misérabiliste ni politiquement correct.

La mise en scène de Mohamed Bourouissa fait le reste. Ponctue le spectacle de quelques images, belles et sobres, de quelques ruptures éloquentes - ah ce long silence et ce superbe moment de danse qui en disent plus long et plus fort que bien des mots par exemple. Et dirige l'épatante Lou-Adriana Bouziouane dans une large palette de registres, du stand up au performatif en passant par l'interprétation dans leur monstrueuse force intérieure de nombreux personnages. Tout cela dans une brièveté du format qui n'empêche pas de prendre son temps et favorise l'extraordinaire densité du spectacle. Bref. **C'est tranchant et drôlissime.** Allez-y.

Eric Demey www.sceneweb.fr

Quartier de femmes

Mise en scène, conception musicale et scénographie, Mohamed Bourouissa

Avec Lou-Adriana Bouziouane

Texte et collaboration artistique, Zazon Castro

Son, Mohamed Bourouissa, Christophe Jacques, Sylvain Jacques

Lumière, Vincent Chrétien

Coordination, Marine Dury

Photographie, Mohamed Bourouissa

Production T2G Théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National Œuvre produite dans le cadre du programme de soutien à la création artistique Mondes nouveaux

Coproduction Festival d'Automne à Paris En partenariat avec le LaM Lille Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut (Villeneuve-d'Ascq) ; le Centre pénitentiaire de Lille Loos Sequedin ; l'Unité Sa

Le T2G Théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National et le Festival d'Automne à Paris sont coproducteurs de ce spectacle et le présentent en coréalisation

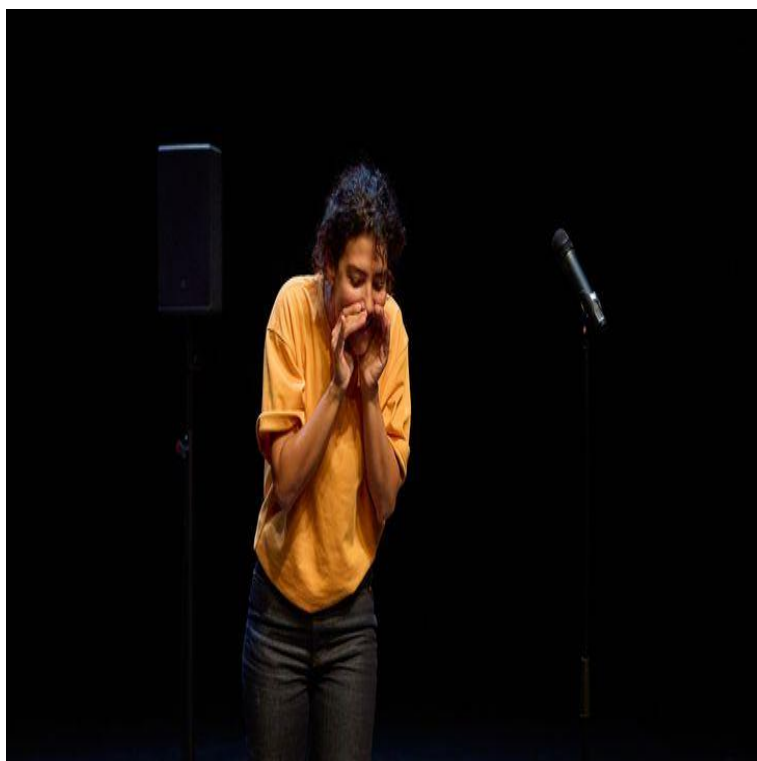
Durée 1h

*T2G Théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National dans le cadre du Festival d'Automne à Paris
12 au 23 Octobre 2023*

Mohamed Bourouissa, porte-voix des périphéries

Critique

Dans une pièce inspirée de paroles de détenues et dans une exposition au LaM de Villeneuve-d'Ascq, l'artiste franco-algérien remet au centre l'humanité de personnes rejetées aux marges.



Lou-Adriana Bouziouane dans *Quartier de femmes*, pièce présentée au Théâtre de Gennevilliers et mise en scène par Mohamed Bourouissa. PIERRE GROSOIS

Seule en scène, avec très peu d'accessoires, Lou-Adriana Bouziouane incarne Henda, une jeune détenue, et la dizaine de personnages que l'on croitera une heure durant, dans ce *Quartier de femmes*, présenté au **Théâtre de Gennevilliers (1)**.

Avec sa verve gouailleuse et son corps élastique, la comédienne, qui n'hésite pas à prendre à partie les spectateurs, excelle à nous faire partager le quotidien au « trou ». Entre le service médico-psychologique qui « *deale des médocs gratos* », la lingerie où une codétenue fantasme sur les sacs de vêtements des hommes et la visite embarrassante d'un ex au parloir, l'humour s'invite ici comme un antidote à la peine.

D'abord confinée avec les « *cassos* » au rez-de-chaussée, puis promue au deuxième étage avec les filles modèles dont les cellules restent ouvertes, Henda choisit finalement de transgresser les règles pour redescendre au niveau intermédiaire, attirée par la forte personnalité d'Aya...

Un artiste touche-à-tout

Mise en scène par l'artiste Mohamed Bourouissa, 45 ans, la pièce s'inspire de paroles de détenues qu'il a recueillies lors d'ateliers, puis retissées avec l'autrice Zazon Castro, sur le mode du stand-up. C'est la première incursion au théâtre de ce Franco-Algérien touche-à-tout, qui a commencé par le graff, le dessin, la photographie, avant de s'adonner à la vidéo, la sculpture et même la musique, comme le rappelle l'exposition que lui consacre aujourd'hui le Musée d'art moderne de Lille Métropole, le LaM (2). Avec toujours une même ligne de conduite pour cet enfant de Blida qui a grandi à Courbevoie : donner un visage, une voix à ceux que la société laisse en marge.

Dès 2003-2005, avec sa série *Nous sommes Halles*, il photographie des jeunes banlieusards, fièrement sapés, comme l'avait fait avant lui le New-Yorkais Jamel Shabazz. Puis, alors que les cités s'embrasent, Mohamed Bourouissa déjoue les clichés avec *Périphérique*. Il invite leurs habitants à poser pour reconstituer des scènes violentes de la peinture, comme *La Flagellation du Christ* du Caravage, *Le Radeau de la Méduse* de Géricault.

Un art relationnel

La participation de ceux qu'il représente est essentielle à cet artiste attaché, avant tout, à la relation humaine. C'est ainsi qu'en 2009 il conçoit *Temps mort*, une vidéo montée à partir de ses échanges de SMS et d'images via des téléphones portables avec un ami détenu. D'où l'idée du LaM d'inviter Mohamed Bourouissa à animer en 2022 des ateliers en prison qui ont donné naissance à *Quartier de femmes*. Au plus près de leurs paroles et à rebours de tout voyeurisme. Ainsi, quand le personnage principal, Henda, évoque ce qui l'a menée à être incarcérée, des bruits de verrous tonitruants viennent couvrir son récit. Plutôt que son « affaire », qui au fond n'est pas la nôtre, l'artiste dit avoir préféré « surtout montrer l'humanité qui circule entre ces femmes, la solidarité, les liens qui naissent ».

Cette dignité restituée réapparaît dans plusieurs de ses oeuvres exposées au LaM. Par exemple, ces images de Bourlem Mohamed, un patient âgé de l'hôpital de Blida, qui témoigne de la violence que lui infligea jadis un médecin colonial, puis de l'apaisement qu'il a pu trouver, après l'arrivée du psychiatre Frantz Fanon, en cultivant un jardin. Une démarche que l'artiste a reproduite, aidé par ce vieil homme, avec les habitants d'un quartier déshérité de Liverpool.

Dans des sculptures de 2023, littéralement plaquées au mur, Mohamed Bourouissa montre, puisant à un souvenir personnel, l'impact humiliant d'une fouille sur des fragments de corps, reproduits avec une imprimante 3D. Tandis qu'au centre de la salle, des aquarelles oniriques violettes et orangées, bercées par une de ses musiques, symbolisent un espace mental refuge. Comme si, sans rien cacher de la violence, lui aspirait toujours à soigner.

(1) *Quartier de femmes*, jusqu'au 23 octobre au [Théâtre de Gennevilliers](#). Rens. 01.41.32.26.10.

(2) « Mohamed Bourouissa, attracteur étrange » au LaM, jusqu'au 21 janvier 2024. Rens. 03.20.19.68.68. Catalogue édité avec le Palais de Tokyo (*Dilecta*, 159 p., 28 €).

Mohamed Bourouissa prend ses quartiers



Alors qu'une nouvelle exposition lui rend hommage au LaM (Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut), le célèbre plasticien, dont les oeuvres s'arrachent dans le monde entier, a délaissé ses appareils photo et ses caméras pour le spectacle vivant. Il signe sa première mise en scène au T2G, avec *Quartier de femmes*, un stand-up écrit à partir des ateliers qu'il a tenus avec des détenues de la région Île-de-France.

© Studio Bourouissa

Mohamed Bourouissa connaît son quartier, ici près du T2G de Gennevilliers. Même s'il est né à Blida en Algérie, il a grandi là, connaît ses rues, ses habitants. Il y vit. Même si son travail d'artiste le fait souvent voyager dans le monde entier, même si les plus grands collectionneurs ont très vite acheté ses oeuvres, même si les prix internationaux le distinguent parmi ceux de sa génération (il est né en 1978), il sait d'où il vient, connaît ses attachements et s'obstine à revenir à ce qui le questionne : le lieu et le lien. Et ses photographies, souvent des oeuvres imposantes en grand format, mettent en lumière, toujours, ces deux topiques : lien et lieu, qu'il s'agisse de jeunes hommes sur le toit d'une bagnole, ou d'un détenu révélant un bracelet électronique à la cheville. Des humains vivant dans ce monde. Ceux qui sont en marge, enfermés, proches et lointains. Dans chaque image ou vidéo, le rapport à l'autre s'appuie sur la distance, la bonne distance, celle qui établit ce fameux lien dans un premier temps au photographe (le révélateur) puis au spectateur. Une mise en scène en quelque sorte pour mieux appréhender

le réel.

Donner vie à des images



Mygale

© Mohamed Bourouissa

Qu'en est-il alors pour ce même artiste lorsqu'il s'agit de faire vivre dans l'espace de la scène une fiction qui s'est construite à partir d'expériences vécues ? Quels ressorts jouent entre l'artiste dont l'image est le moteur et l'artiste qui met en scène une pièce ? Que faire avec le décor, le faux, le vrai, la lumière, le son, la voix, le silence, que montrer au public ? Car toutes ces questions se sont posées à ce grand gars dont les doigts sont maculés de peinture blanche, parce qu'au lieu de suivre « simplement » sa pente naturelle et de choisir de faire un film, de travailler l'image à la caméra comme il en a l'habitude, cette fois il a bifurqué, presque sans s'en rendre compte, et emprunté un chemin de traverse, inconnu.

*« Si l'on considère le décor de mes photographies par exemple, répond **Mohamed Bourouissa** après avoir longtemps réfléchi, le fond que l'on y voit est toujours réel. Il n'y a pas de reconstruction de l'espace extérieur : je dois comprendre le rapport entre le corps et l'espace, utiliser les lignes de tension existantes... Sur scène, mon décor c'est le lieu de théâtre, cette « box » à laquelle je fais face. C'est la même chose : sur les photographies comme sur scène. »*

De la prison à la scène

La même chose : la vie. Soit ce qu'on voit, sent, ce qu'on tait, ce qu'on exprime. Mohamed Bourouissa porte son travail sur tout cela, à tout ce qu'il a sous les yeux (la rue, la prison, la société, les rapports entre les gens...) et pour autant ne revendique

rien : aucune étiquette ne lui colle à la peau. Lorsque le LaM, le musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut de Villeneuve-d'Ascq lui a proposé d'animer ces ateliers avec des détenues de la région, il a accepté bien sûr. L'idée d'un spectacle lui vient, il en confie l'écriture à **Zazon Castro** qui vient du monde du « stand-up ». **Mohamed Bourouissa** cherche une interprète, il hésite, faut-il choisir une détenue, une comédienne ?

Ce sont les détenues qui lui donnent la solution : elles ont choisi **Lou-Adriana Bouziouane** qui leur est apparue comme la meilleure pour ce rôle. Et cette flamme agile allume la scène comme personne, tenant tête à tout, jouant de son corps comme d'une voix... Elle accroche le regard, tourne le dos, danse comme si sa vie en dépendait, dit son monde de fille enfermée pendant trois ans à différents étages de la prison, obéissant à la hiérarchie des rez-de-chaussée, premier, deuxième étage. Elle, Henda, raconte le grand amour qui l'a soulevée pour Aya une autre détenue, elle raconte avec grâce, revivant ces moments, ces minutes intenses d'attente s'ajoutant à d'autres minutes creuses pour aboutir à une journée, une nuit, d'autres journées et nuits pour enfin un jour s'entendre dire : « *tu sors dans une semaine !* ». Quoi une semaine, mais elle n'aura pas le temps de revoir celle qu'elle aime ! « *dites, surveillante, je ne peux pas rester une semaine de plus ?* »

La force de l'humour



Quartier de Femmes

de Mohamed Bourouissa © Pierre Grosbois

« *C'est un stand-up, un spectacle avec de la distance, de l'humour. J'ai fait très attention à ce qu'il n'y ait aucune condescendance, pas plus d'ailleurs que d'empathie forcée* », dit **Mohamed Bourouissa** . C'est un de ses amis, en prison, qui lui a dit un jour : « *mais en prison tu sais, il y a aussi de l'humour !* » et c'est ce qu'il a voulu faire ici. Cette héroïne, il l'a pensée Antigone, petite rebelle contre le mal, mais elle l'a mené ailleurs. Lui metteur en scène a cherché le ton juste, le corps juste aussi, qui doit sonner comme la voix, le corps qui tient l'espace comme le texte : « *Sur scène les images sont là, elles sont aussi mentales : tout ce qui s'incarne est lié au corps.* ».

La scène lui a appris à travailler ce corps et son poids, sa transition d'un espace à l'autre, et lorsque ce corps devait danser, le metteur en scène a cédé la place à la chorégraphe japonaise **Yumi Fujitani** . Il s'est aussi tourné aussi vers son ami **Daniel**

Jeanneteau, le directeur du théâtre T2G : « *j'avais besoin de son regard, de ses conseils* . » Ne dit-il pas lui, l'artiste, que la seule chose qui tienne la route, sa route, c'est « *l'expérience* » ? C'est ce qu'il a compris dès ses débuts, depuis ses premières découvertes des médiums qu'il a faits siens : le dessin, la photographie dans ses premières écoles d'arts dont celle des Beaux-Arts : « *l'expérience* », comme un tube d'essai qui capitalise ses dons et son savoir toujours questionné. Peut-être est-ce sa façon de parler, non pas de lui, mais de ces passages qui le transforment à chaque fois, qui le rendent si attachant, dans sa façon aussi de ne pas jouer, de ne pas faire semblant. Souriant.

Mohamed Bourouissa ne s'arrête jamais. Après l'énorme exposition qui se tient au LaM de Villeneuve d'Ascq jusqu'au 21 janvier, et qui s'intitule avec pertinence « L'Attracteur étrange », débutera en janvier aussi, une rétrospective de toute son oeuvre au Palais de Tokyo. L'artiste est à sa place dans toutes ses places. Ici et là, nouant les liens, déjouant les lieux. Un si étrange attracteur.

Quartier de femmes, de Zazon Castro

[T2G Centre national dramatique](#) dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

41 Avenue des Grésillons

92230 Gennevilliers

jusqu'au 23 octobre 2023

mise en scène de Mohamed Bourouissa assisté de Yumi Fujitani

Avec Lou-Adriana Bouziouane

texte, collaboration artistique Simon-Elie Galibert

regard chorégraphique Mohamed Bourouissa, Christophe Jacques, Sylvain Jacques

création son Vincent Chrétien

création lumière Marine Dury

Mohamed Bourouissa. Attracteur étrange

exposition au LaM de Lille

1 Allée du Musée

59650 Villeneuve-d'Ascq

jusqu'au 21 janvier 2024



LE GOÛT

C'EST UNE PHRASE COURTE, sans amertume, mais dont l'écho a longtemps « hanté » Mohamed Bourouissa. En 2009, le plasticien franco-algérien, qui interroge, depuis ses débuts, la représentation des personnes marginalisées, entame une correspondance avec un de ses proches incarcéré. Des SMS et images échangés, il tire une œuvre vidéo, *Temps mort* (2009), rapidement achetée par le collectionneur François Pinault. « *Le film avait plu à mon pote, mais il m'avait glissé : "Tu sais, Mohamed, on rigole quand même beaucoup en prison"*, raconte l'artiste. *J'ai pensé que j'avais peut-être échoué à saisir cette dimension...* »

Ainsi, lorsque le LaM, le musée d'art moderne lillois – où Mohamed Bourouissa, 45 ans, est exposé en majesté jusqu'au 21 janvier 2024, avant d'avoir les honneurs du Palais de Tokyo, à Paris, entre février et juillet –, lui propose d'animer des ateliers en prison, il accepte et repense d'emblée à la phrase de son ami. Plutôt que de travailler avec eux sur des photos, clips ou sculptures, il songe au spectacle vivant, qui lui est étranger, « *à une forme de stand-up* » pour montrer que « *l'humour peut permettre de tenir en détention* ». Le résultat,

Quartier de femmes, est un seul-en-scène créé au T2G Théâtre de Gennevilliers (Hauts-de-Seine), jusqu'au 23 octobre dans le cadre du Festival d'automne.

Durant le travail préparatoire, il se plonge dans la lecture concomitante d'*Antigone*, de Sophocle (V^e siècle av. J.-C.) et d'Anouilh (1946), et pense à mettre en valeur une figure d'héroïne. « *Et puis, hormis la série Orange Is the New Black, peu d'œuvres ont donné à voir des personnages de détenues.* » Celui dont le travail casse souvent les codes masculins demande donc au LaM de se rendre dans une prison pour femmes, accompagné de la réalisatrice, scénariste et interprète Zazon Castro.

En juillet 2022, ils pénètrent ensemble dans le centre pénitentiaire de Lille-Loos-Sequedin. Ils vont y tenir, pendant presque deux mois, des ateliers avec une douzaine de détenues, âgées de 20 à 60 ans, dont ils ne connaissent pas le motif d'incarcération. « *Nous étions entrés avec l'idée d'écrire quelque chose avec elles, mais nos échanges ont pris la forme de discussions plus spontanées.* » Les tours de table, tantôt libérateurs, drôles ou électriques, deviennent l'occasion d'évoquer le rapport à la justice ou

à la désobéissance de ces femmes, la description de leur quotidien, leurs addictions, leurs enfants et la honte ressentie vis-à-vis d'eux, les espaces-clés de la prison (comme la buanderie), la musique ou les programmes télé qu'elles apprécient.

« *Elles nous ont aussi beaucoup parlé de choses auxquelles, en tant qu'homme, je ne pensais pas*, reconnaît Mohamed Bourouissa. *Les menstruations, l'importance du maquillage...* » Autant de matière dont Zazon Castro tire un texte enlevé. On y suit « *l'odyssée* » de Henda, la vingtaine, du premier au dernier jour de prison, où surgissent ses codétenues, nommées Aya, Monique, Fatima ou Ingrid, ou, dans une mise en abyme, Gérard et Géraldine, deux metteurs en scène qui s'invitent.

Pour incarner cette bonne dizaine de personnages, Mohamed Bourouissa hésite un moment à faire monter sur scène une détenue, avant d'écarter l'idée : « *Je craignais un effet voyeuriste.* » Pourtant, il a beau multiplier les auditions, aucune comédienne ne le convainc vraiment. Un jour, las d'hésiter, il rassemble sur une clé USB les vidéos de casting, retourne au centre pénitentiaire et les montre aux participantes des

ateliers. « *Toutes ont flashé à l'identité, comme si elles se sentaient instantanément représentées : "C'est elle !"* » Désignée alors que Mohamed Bourouissa n'avait ajouté ses essais sur la clé USB qu'à la toute dernière minute, Lou-Adriana Bouziouane accepte le défi.

Durant les deux mois de répétitions, le primo-metteur en scène a remanié certains passages pour les nuancer et permettre à l'actrice de se les approprier : pour faire naître un rire qui met mal à l'aise, alterner une punchline et un accès de détresse... La scénographie, elle, a été épurée à l'extrême, limitée à un fond noir, un micro, une chaise, une machine à fumée, quelques jeux de lumière. « *J'ai réduit à l'essentiel pour tenter d'échapper à tous les stéréotypes possibles* », explique Mohamed Bourouissa, éternellement méfiant vis-à-vis des a priori et des impensés.

Si les détenues participantes n'ont pas encore pu découvrir sa pièce intitulée *Quartier de femmes*, son metteur en scène espère pouvoir au moins leur en révéler prochainement une captation. Le plasticien, dont les musées internationaux raffolent, et qui s'est désormais converti à l'art scénique, aimerait se mettre plus activement à l'écriture lors de futures pièces. « *Tout me plaît dans la scène, s'enthousiasme-t-il. Le rapport au vivant, la présence concrète du corps, la projection mentale qu'elle autorise, le souffle... Pour moi, le théâtre a été une révélation.* »

Valentin PÉREZ

QUARTIER DE FEMMES, DE ZAZON CASTRO, MISE EN SCÈNE DE MOHAMED BOUROUISSA, AVEC LOU-ADRIANA BOUZIOUANE. AU T2G THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS, JUSQU'AU 23 OCTOBRE DANS LE CADRE DU FESTIVAL D'AUTOMNE. THEATREDEGENNEVILLIERS.FR

« MOHAMED BOUROUISSA. ATTRACTEUR ÉTRANGE », EXPOSITION AU LAM DE LILLE, JUSQU'AU 21 JANVIER 2024. MUSEE-LAM.FR

MAKING OF

Partie de RIRE.

LE PLASTICIEN FRANCO-ALGÉRIEN MOHAMED BOUROUISSA MET EN SCÈNE SA PREMIÈRE PIÈCE DE THÉÂTRE, "QUARTIER DE FEMMES", ÉCRITE À PARTIR D'ATELIERS AVEC DES DÉTENUÉS. UNE RÉVÉLATION POUR L'ARTISTE, VISIBLE JUSQU'AU 23 OCTOBRE À GENNEVILLIERS.



Le seule-en-scène *Quartier de femmes* est interprété par Lou-Adriana Bouziouane.

Mohamed Bourouissa

Passe-murailles

Mohamed Bourouissa Exposé à Villeneuve-d'Ascq, le plasticien opposé à toute assignation, présente à Gennevilliers un spectacle sur des récits de détenues.



À u centre pénitentiaire de Sequedin (Nord), on a d'abord hésité : fallait-il introduire le loup dans la bergerie ? Et collaborer avec un artiste qui avait réussi, quelques années plus tôt, à faire passer illégalement un téléphone portable pour métaboliser le quotidien confiné d'un prisonnier et en tirer un film d'art contemporain ? Il y a quinze ans, *Temps mort*, avec son titre emprunté au rappeur Booba, avait valu à Mohamed Bourouissa une reconnaissance précoce. Aujourd'hui, avec l'appui du musée d'art moderne et contemporain (le LaM) de Villeneuve-d'Ascq, où il expose actuellement, le plasticien est de retour en prison. Mais cette fois, c'est pour entendre des femmes détenues car, de son propre aveu, il en a soupé de la masculinité. Et sur scène, puisque c'est finalement un spectacle, son premier, qu'il a tiré de ces ateliers carcéraux, c'est une femme-orchestre qui tient la dragée haute, seule et contre tous. « Si tu fais atelier théâtre, t'as une remise de peine », rappelle, pas bégueule, la comédienne Lou-Adriana Bouziouane ventriloquant les prisonnières. Rendez-vous donc au T2G, le théâtre de Gennevilliers (Hauts-de-Seine) où Mohamed Bourouissa, qui habite à quelques pas, vient en voisin. Je préférerais ne pas, commence l'artiste de 45 ans. Ne pas verser dans la condescendance quand il s'agit

de parler de la prison. Ne pas faire pleurer dans les chaumières lorsqu'on évoque la prime enfance à Blida, en Algérie, aux soins de la grand-mère, puis d'une tante, en attendant que la mère reparte en France sans son père, ne le reprenne lorsqu'il a 4 ans - l'âge de son propre fils aujourd'hui qu'il élève à mi-temps. Direction le passage de la Main-d'or, à quelques pas de Bastille. *Lost in translation*, le petit garçon finit par casser la télé à force d'appuyer sur tous les boutons. Neige. Souvenirs brouillés d'une enfance où le rapport à la langue est difficile

LE PORTRAIT

et lui vaut de redoubler le CP puis le CE2, avant que le dessin ne lui apparaisse comme un moyen de communication viable. Courbevoie ensuite, où naissent ses demi-sœurs jumelles dont le père français lui fait aimer les *Affranchis*. Un autre mâle en pointillé qui lui permet le week-end de prendre la tangente, ainsi qu'une tante installée en Allemagne et d'autres restées au bled, complètent un puzzle familial finalement très féminin.

Je préférerais ne pas, hésite encore Bourouissa. Comprenez : tomber dans le cliché. Alors il sort sa première carte : « *bell Hooks, la théoricienne du "black feminism", tu connais ? Elle raconte que les femmes qui se sont occupées seules de leurs garçons reproduisent souvent la violence qu'elles ont elles-mêmes*

subie, des mécanismes machistes qui poussent leurs fils à affirmer un certain virilisme. J'ai grandi avec ces femmes traumatisées », raconte-t-il avant d'ajouter, bien au fait des luttes intersectionnelles, « *d'autant plus que c'étaient des femmes algériennes* ». On y est. Quand vient l'âge d'homme, c'est donc naturellement vers les potes que Bourouissa se tourne. Ceux venus de banlieues pour grossir les rangs du lycée techno Maximilien-Vox, en plein cœur de Saint-Germain-des-Près, où il atterrit après s'être inscrit à un concours dont il avait lu l'intitulé à moitié, s'arrêtant au mot « dessin ». Un an plus tôt, c'est une même bête qui l'avait conduit dans un atelier de dessin de nus. « *Ma mère, musulmane, qui ne savait ni lire ni écrire, a gueulé. C'est ma tante qui l'a finalement convaincue de me laisser faire.* »

Rive gauche, il s'essaie à « être un bonhomme », se souvient l'artiste qui, dans son expo au LaM, à côté d'un hommage appuyé à Frantz Fanon, se met en scène une mygale vivante nichée dans le cou, histoire d'exorciser la peur une fois pour toutes. Mais à l'époque, la meilleure façon de lui faire la nique, c'est d'avancer groupé. Avec quatre amis, Bourouissa monte le collectif de graffeurs P4 qui, trente ans plus tard, se réjouit-il, « *existe encore sans moi* ». Depuis, le sens du collectif ne l'a pas quitté. Après les Arts-Déco, section photo, où il accouche dans le contexte des

émeutes de 2005 des séries *Nous sommes Halles* et *Périphérique*, toutes deux pétries de référence à la peinture d'histoire, et le Fresnoy, l'école d'art et de cinéma de Tourcoing, il atterrit chez l'artiste Kader Attia, dont il devient l'assistant. Avec ce dernier, qui travaille sur la notion de réparation, l'ancien traumatisé de la lecture qui enfant faisait « *des montées d'angoisse dès qu'il saisissait un livre* », partage un même intérêt pour la joute intellectuelle et les penseurs décoloniaux. Mais aussi un certain sens des responsabilités.

« *Mohamed est un grand frère* », s'amuse le commissaire Hugo Vitrani qui présentera son travail en février à l'occasion d'une rétrospective au Palais de Tokyo. Avec Neil Beloufa, l'autre locomotive, « *il a accompagné, financé et exposé une jeune scène française venue d'autres milieux qui commence à être très visible aujourd'hui, de Rayane Mcirdi à Sara Sadik* ». « *On a ouvert un chemin, mais il reste du travail*, estime Kader Attia, quand tu vois les violences systémiques dont sont victimes les populations racisées, c'est difficile de s'en tenir à une œuvre ou une expo, il faut des espaces d'échanges. »

Au moment des émeutes, ce printemps, Mohamed Bourouissa, lui, a préféré répondre en fanfare. En organisant une kermesse pour petits et grands, dans son fief, à Gennevilliers. Les violences policières, il les dissèque froidement dans des bas-reliefs en métal frappé figurant des mains qui empoignent ou qui étranglent. Et bientôt dans un film au Palais de Tokyo où il sera question de la mécanique d'intimidation qui préside à la fouille au corps. Dans cette rétrospective pensée comme une partition, où le son, son nouveau dada, occupera une place importante, une note devrait sonner particulièrement juste.

Pourtant, Bourouissa s'inquiète encore. Comment ne pas brouiller la réception du projet qu'il mène collectivement autour d'un Musée sans murs pensé avec et pour les artistes de Gaza ? Comment échapper à toute forme de polarisation à l'heure où la situation est explosive ? « *Nous avons besoin de ce genre de projet précisément dans ce moment extrêmement inquiétant. Il s'agit d'un projet d'artiste, avec des artistes, c'est justement le moment de protéger des imaginaires qui sont autres* », estime de son côté Hugo Vitrani. En partie présenté dans le cadre de l'exposition sur la Palestine actuellement à l'Institut du monde arabe, le musée Sahab, « nuages » en arabe, est né à l'institut français à Jérusalem il y a quatre ans. « *Il s'agissait de créer un appel d'air pour les artistes gazeouïs, se souvient Bourouissa, j'avais en tête la phrase de Godard qui disait "la fiction pour les Israéliens et le documentaire pour les Palestiniens". Et pourtant nous avions en face de nous des artistes qui nous disaient : on ne nous regarde qu'à travers le prisme de la guerre. Ces artistes ont le droit à un autre imaginaire. Et à la fiction.* »

Par **CLAIRE MOULÈNE**
Photo **EMMA BURLET**